



Disponible en ligne sur www.sciencedirect.com

ScienceDirect

et également disponible sur www.em-consulte.com



À propos de . . .

« Door's open » : Joseph Berke [1939–2021] À propos de . . . « **Mary Barnes. Un voyage à travers la folie** », de Mary Barnes et Joseph Berke[☆]



Camille Veit (Psychologue clinicienne, Maître de conférences en psychopathologie clinique)

Université Rennes, RPsy (Recherches en Psychopathologie et Psychanalyse), Université Rennes 2, UFR Sciences humaines, place Recteur Henri Le Moal, 35000 Rennes, France

IN F O A R T I C L E

Historique de l'article :

Reçu le 22 janvier 2021

Accepté le 22 mars 2021

« [...] les expériences que traverse la personne étiquetée "schizophrène" et qui sont répertoriées sous le terme commun de "psychose" ne sont pas du tout inintelligibles, c'est-à-dire folles. Elles se manifestent simplement dans un autre ordre de réalité, voisin du rêve éveillé. La société invalide ces expériences en les qualifiant de "maladie" ou de "folie", ce qui est une manœuvre interpersonnelle fondamentale, pratiquée par les peuples de culture occidentale, pour lesquels les rêves et les états proches du rêve ne sont pas des véhicules valables de la réalité, quelle que soit la vérité qu'ils expriment. »

Joseph Berke ([2], p.98).

L'accueil *inconditionnel* de la « réalité » de l'autre – fusse-t-elle « inintelligible » – était sans doute l'une des caractéristiques du lien tel qu'il pouvait s'établir avec Joseph H. Berke, qui nous a quittés en janvier 2021 à la veille de ses 82 ans. Et à lire certaines pages de *Mary Barnes. Un voyage à travers la folie*, paru en Grande-Bretagne en 1971 et en France en 1973 [1], on mesure à quel point cet accueil engage à l'occasion jusqu'au corps du thérapeute. Ce devant quoi Berke, alors jeune psychiatre, ne

[☆] Barnes M, Berke J. *Mary Barnes, un voyage à travers la folie* (1971). éd. augm. [Trad. M. Davidovici]. Paris : Le Seuil ; 2002. 458 p. [1].

Adresse e-mail : camille.veit@univ-rennes2.fr

<https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2021.03.008>

0014-3855/© 2021 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

recula pas. D'emblée, mettons-nous dans l'ambiance de l'ouvrage-expérience dont il sera question ici :

« Un jour, Mary chercha à éprouver mon amour pour elle par un test ultime. Elle se couvrit de merde et attendit ma réaction. [...] Ma première réaction fut la fuite. [...] Heureusement elle ne tenta pas de me suivre, j'aurais été capable de la battre. [...] Je me rappelle très bien de ma première réflexion : "C'en est trop, nom de Dieu ! j'en ai marre. À partir de maintenant, elle n'a qu'à s'occuper d'elle toute seule. Je ne veux plus avoir affaire à elle." » ([3], p. 310).

Ces moments qui débordent le clinicien, sans doute les avons-nous tous connus. Mais rares sont les textes faisant état, avec autant d'acuité et d'authenticité, de ce grand désarroi dans lequel peut être plongé un thérapeute, un psychologue, un psychanalyste ou un psychiatre (fusse-t-il « anti-psychiatre »), à l'orée d'une rencontre clinique ou de certains moments d'un suivi. Or, le *Voyage à travers la folie*, comme toute pratique soignante, enseigne bien que c'est au creux de ces éclats transférentiels-racontés ici tour à tour par « Mary » et « Joe » – que quelque chose se passe. Laissés là, sans analyse, ces éprouvés ne sont toutefois pas sans risque d'ouvrir sur un passage à l'acte, d'un côté comme de l'autre ; le lâchage de l'accompagnement étant l'une de ses nombreuses figures possibles. On en retiendra que, du réel comme de l'imaginaire s'agitant ici et là, une construction est nécessaire. Si possible, en élaborant avec quelques autres. On ne peut qu'abonder dans ce sens en voyant aussi bien les dérapages qui eurent lieu à Kingsley Hall¹, que les aurores qui en émergèrent :

« [...] déjà prêt à sortir de la maison, je changeai de sentiment : "Attends un peu. Qu'est-ce qui t'a mis dans cet état ? Ce n'est que de la merde. [...] C'est exactement la même chose dont elle se servait pour peindre, au début. [...] Tu ne risques rien à revenir sur tes pas et à l'aider à se nettoyer. Si tu ne le fais pas, c'est fini avec elle. Est-ce ce que tu cherches ?" [...] » ([3], p.310-311).

Le témoignage à propos du travail qui fut mené avec l'infirmière anglaise haute en couleurs aura surpris et fasciné nombre de lecteurs dans les années soixante-dix et au-delà. De ce récit à quatre mains où Barnes et Berke décrivent et analysent leurs versions respectives du « voyage » à partir de leurs énonciations propres, on retient une pratique toujours en mouvement, faite de pas de côté et de ratés. Quoi qu'il en soit, le voyage de Berke s'ajusta aux trouvailles les plus inédites, quelques-fois dérangementantes et odorantes, d'une Mary Barnes débordante de créativité.

Depuis sa sortie jusqu'à aujourd'hui, combien d'entre nous ont-ils approché, à la lecture du *Voyage*, les effets du transfert et de son maniement, comme le renversement de la place du savoir, lorsqu'ils sont poussés à leur acmé ? « Oh ! C'est Mary qui me donne des leçons ! », avait un jour rétorqué Berke à une amie de Mary Barnes qui saluait ce que lui, avait « fait pour elle », ([5], p. 389). Décrivant une scène où cette dernière peignait un « Christ triomphant » de 7,5 sur 4,5 mètres à même le mur de la salle à manger de Kingsley Hall, Berke témoigna là encore sans détour de l'« exaltation » dont il s'était trouvé saisi. « Son visage s'illuminait tandis qu'elle peignait et le seul fait de la regarder m'exaltait. La peinture était son épiphanie » ([6], p. 467). Nous le disions, il ne recula pas non plus devant l'écriture de l'embarras s'emparant de lui à d'autres occasions. « [...] Mary pensait contrôler tout ce qui se passait à Kingsley Hall et surtout tout ce que je faisais. Son insistance à vouloir rester avec moi toute la journée me donna du fil à retordre. Par nécessité, je devins expert dans l'art d'éviter Mary [...] » ([3], p. 285). Rappel de l'impérieuse nécessité, une fois encore, d'une pratique à plusieurs soutenue par un collectif ? On notera au passage comme ce « type » d'ouvrages, par définition inclassables, est précieux pour les jeunes et moins jeunes cliniciens, en cela qu'ils font état du réel des effets de rencontre entre un sujet dit « patient » et un autre dit « thérapeute ». D'autant plus lorsque le texte n'est pas intégralement habillé de montages théoriques et conceptuels. Plus récemment, on peut citer un article de Pierre Delion sur le « contre-transfert » [7], ou encore l'ouvrage écrit par « Salomé » et Christophe Chaperot. À l'instar du livre de Mary et Joe, ce dernier se présente comme un « témoignage », décrivant ce qui du lien transférentiel s'inscrit dans les constellations quotidiennes du soin, que ce soit avec le psychiatre ou bien avec une équipe – orientée par la psychothérapie institutionnelle cette fois, et non plus par l'antipsychiatrie [8].

¹ Berke expliquant même que le manque d'analyse des mouvements transférentiels et contre-transférentiels aurait été en partie responsable de la fin de l'expérience de Kingsley Hall [4].

Comment Joe Berke, psychiatre américain, est-il arrivé jusqu'à Kingsley Hall, haut lieu de l'aventure antipsychiatrique anglaise ? Le jeune Berke fait ses études de médecine à l'université Columbia puis exerce au *Long Island College Hospital* avant d'intégrer l'*Albert Einstein Medical School*. À New York, il est très influencé par un certain Dr John Thompson². Puis, il participe à la *Free University* de New York (1965) où il baigne dans cette quête individuelle et collective de libération portée par la génération contre-culturelle. Durant ses études de médecine, qui le désespèrent (c'est là un point qu'il a en commun avec Laing), il lit *The Divided Self*, le *best-seller* du psychiatre écossais [9] à qui il écrit, sans obtenir de réponse. Au cours d'un stage d'internat dans une clinique écossaise, il recontacte Laing, à l'égard duquel il déclare éprouver une réelle « admiration ». Le voilà convié à Londres. En 1965, Berke se rend donc à Kingsley Hall, haut lieu des sixties où psychiatrie flirte avec Contre-culture. Là, on lui présente une drôle de résidente. C'est d'abord pour se « rapprocher » de « Ronnie » qu'il accepte de s'occuper d'elle. Mary demande à être nourrie au biberon et Laing cherche un volontaire. Ce sera Berke. « Qui est cette folle ? », pense-t-il d'abord. Ce n'est qu'ensuite qu'il allait découvrir la « profondeur de sa personne ».

Revenons un instant sur cette maison-mère qui accueillit la fameuse expérience antipsychiatrique londonienne, menée entre 1965 et 1970. Le « home » avait été prêté gratuitement à la *Philadelphia Association*³ par Muriel et Doris Lester, deux sœurs utilisant leur « fortune », dixit Berke, pour aider les autres. Souhaitant que leur bâtisse ait un rôle social, c'est tout naturellement qu'elles avaient été intéressées par le projet porté par Laing. À lire les nombreuses et minutieuses descriptions de la maison faites par Joe et par Mary, on comprend comme l'*inscription* du *Voyage* en passa par les murs, les différentes salles, les portes, les toilettes et salles d'eau du « home ». Mary sera « partout » dans la maison :

« Pendant les cinq années qu'elle vécut à Kingsley Hall, Mary s'arrangea pour occuper deux des chambres de l'Appartement, une des cellules, trois des quatre chambres du premier, la Salle de méditation, la chapelle et même la cave à laquelle on accédait par l'escalier de service. Les autres pièces étaient envahies par ses peintures. » ([3], p. 271).

En contrepoint, comment ne pas penser ici à ce que, de l'autre côté de la Manche, les cliniciens de la psychothérapie institutionnelle (Tosquelles, Oury, Guattari) esquissaient déjà puis théorisaient ensuite, en mettant en lien quotidienneté et « fonction scribe », c'est-à-dire, fonction d'inscription de l'expérience vécue dans les détails et le quotidien ? Les « espaces du dire » [10] vont en effet bien au-delà du bureau du thérapeute, à qui n'est nullement réservée la « fonction soignante » (Tosquelles). Le dire, Mary l'agira et le peindra en inscrivant : par ses actes, par ses investissements des autres résidents et de la personne de Berke, par ses dessins sur les murs, les meubles, des feuilles et des toiles, puis par ses histoires et ses poèmes⁴. Les mots, comme autre figure d'un *dire*, ne sont pas premiers chez la résidente. Au contraire, il lui faudra, expliquera-t-elle rétrospectivement, cesser de parler et approcher du mutisme pour se dégager du « faux moi » et de l'aliénation aux autres [1].

Si les cliniciens français découvraient Berke au moment de la publication de cet ouvrage, il s'était déjà rendu à Paris quelques années plus tôt, notamment à l'occasion du Congrès International sur les Psychoses organisé par Maud Mannoni et L'École Freudienne de Paris (Paris, octobre 1967) [11]. Les participants furent nombreux. Parmi eux, D. W. Winnicott [1896–1971], G. Raimbault [1924–2014], J. Aubry [1903–1987], F. Dolto [1908–1988], J. Oury [1924–2014], F. Tosquelles [1912–1994], J. Ayme [1924–2011], J. Lacan [1901–1981] et, bien-sûr, Laing, Berke, Cooper et Léon Redler, invités à présenter les spécificités de leur travail, cité comme se référant au « point de vue phénoménologique ». Avec Redler, Berke avait présenté une « étude pluridimensionnelle de la famille du schizophrène » établie à partir d'une analyse dite en « réseaux ». La famille y était présentée comme un « ensemble »

² C'est Thompson qui enseigna à Berke l'attention à la « manière dont les hommes s'expriment » et, en particulier, l'usage possible du dessin et de la peinture avec notamment des patients avec qui il ne peut y avoir d'échange de paroles [3].

³ La Philadelphia Association a été fondée en 1965 par Ronald David Laing, David Cooper, Aaron Esterson, Joan Cunnold, Sid Briskin, Clancy Sigal et John Heaton.

⁴ Ces inscriptions dans la matérialité de l'espace ne sont pas sans être prises dans le transfert de Mary à l'égard de Laing et de Berke. Se remémorant une scène à Kingsley Hall où il est question de ses peintures, qui commencent à avoir une certaine notoriété, elle écrit : « Puis Joe arriva, resplendissant, dans une immense robe ornée de dragons d'or. Ce gros ours qui était à l'origine de toutes ces peintures ! » ([5], p. 389).

non directement responsable de la maladie de l'enfant [12]. Joe Berke revenait alors tout juste d'un autre événement dont il avait été l'un des organisateurs, avec Cooper ; le congrès *Dialectics of Liberation* (juillet 1967) [13]. Cette manifestation avait réuni un panel de participants dont on entendra l'importance dans les textes postérieurs de Berke et surtout de Cooper, qui s'apprêtait à abandonner la pratique psychiatrique, la jugeant trop « bourgeoise » : le psychiatre Gregory Bateson – figure de l'École de Palo Alto et proche de la Philadelphia Association à ses débuts, l'écrivain Paul Goodman, le philosophe Herbert Marcuse, le sociologue Erving Goffman, Stokely Carmichael – militant activiste figure du « Black Panther » et, bien sûr, Allen Ginsberg, dont l'intervention consista en une proposition des plus personnelles relative à la conjugaison du pacifisme et de l'usage de drogues hallucinogènes, à des fins de démythification des consciences individuelles. Berke avait d'ailleurs quelques années plus tôt joué un rôle certain dans les liens qui s'étaient faits et défaits entre Laing et les Etats-Unis [14]. C'est lui qui avait parlé de Metzner, Alpert et Leary au psychiatre écossais. Et, à la demande de Laing, c'est également Berke qui l'avait introduit auprès de Ginsberg. En 2016, lorsque nous avons évoqué ce congrès, Joe Berke avait insisté sur le fait qu'il allait marquer un tournant majeur dans l'histoire de l'« antipsychiatrie ». En effet, à partir de cette date, Cooper et Laing se distinguaient de manière plus franche, tout en s'éloignant des autres thérapeutes-résidents de Kingsley Hall et même, du paysage psychothérapeutique en général. Le premier, radicalisant son discours politique et s'éloignant de la pratique clinique ; le second, s'avançant plus franchement encore dans l'exploration de la transcendance *via* le LSD et le bouddhisme. Parmi les autres manifestations auxquelles Joe Berke avait répondu présent, on peut citer aussi la grande aventure contre-culturelle de l'Anti-Université de Londres, qui ouvrait ses portes le 12 février 1968 au 48 Rivington Street. Il y avait proposé un cours qui portait sur le thème « Anti-institutions et contre- société ».

Connu pour ses positions alternatives à l'égard de la schizophrénie – « la “schizophrénie” est une carrière et non pas une maladie » ([2], p. 98) mais bien moins médiatisé que son comparse écossais, le parcours de Berke est resté irrigué sa vie durant par sa clinique et ses exigences en matière de « refuge » (*Arbours*) à penser pour et surtout avec les personnes en souffrance psychique. Lorsque, jeune thésarde, je l'avais contacté pour la première fois pour approfondir certains points de son travail, il avait répondu à ma demande de rendez-vous avec beaucoup de sympathie, m'invitant à m'entretenir avec lui dans sa maison de Londres. Devant sa porte, à l'heure du rendez-vous, je n'avais pas trouvé de sonnette et avais attendu là, bêtement, jusqu'à entendre : « *Door's open* ». La porte était ouverte. Au bout d'un long couloir, il se tenait assis dans son bureau avec sa chienne adorée, Teva. En dépit de mon piètre niveau d'anglais dont il ne m'avait nullement tenu rigueur, notre échange fut d'une grande richesse. L'énonciation habitée de Berke n'était pas avare de détails, sans pour autant tomber dans le *Story-Telling* ou le discours réchauffé. Il m'avait ensuite invitée à admirer ses nombreuses peintures de Mary Barnes, encore bien installée dans le *home* de celui qui fût son thérapeute. Joseph Berke, avec une générosité enveloppée dans un humour quelque peu décapant, parfois – les semblants n'étant résolument pas sa tasse de thé – s'était montré très intéressé à ce que la « jeune génération » puisse découvrir le travail qu'il avait pu faire, à Kingsley Hall et au-delà, en particulier au cours de ses longues années d'exercice dans les foyers qu'il avait créés sous l'égide de l'*Arbours Association* (elle-même fondée par Berke et Morton Schatzman⁵). Dès 1970, après l'aventure de Kingsley Hall, cette nouvelle association établissait trois communautés thérapeutiques et un centre de crise dénommé *Arbours Crisis Centre* [16]. Les travaux que Berke mena sur la régression dans la psychose et son accompagnement thérapeutique possible [4,17] témoignent d'une grande acuité clinique et gagneraient à être aujourd'hui traduits et (re)travaillés⁶. La déconstruction-reconstruction comme toile de fond de l'expérience schizophrénique et son nécessaire accueil dans un espace transférentiel, représentent un apport fondamental pour la clinique. Le champ de la santé mentale contemporaine aurait grand intérêt à en tenir compte à l'heure où l'usager est invité à songer à sa réinsertion avant même qu'il ait été *écouté* dans les manifestations inédites de sa souffrance et de sa temporalité propre.

⁵ Tout comme Berke, Morton Schatzman avait « travaillé » à Kingsley Hall, où chacun était « résident » sans plus de distinction entre « thérapeute » et « patient ». Toujours en activité à Londres, il a entre autres travaillé sur le cas Schreber dans un ouvrage intitulé *L'esprit assassiné* (1973), traduit et paru en France aux éditions Stock, en 1974 [15].

⁶ Berke fit un usage moins baroque du concept de régression que ce que put en faire Laing, prise de distance avec le « maître » qui lui valut d'ailleurs quelques reproches [13].

Il y a quelques mois, nous échangeons autour d'un projet en cours consistant en la traduction française de poèmes écrits par Mary Barnes. Si Berke s'était depuis intéressé à bien d'autres choses comme aux liens entre Freud et le judaïsme [18] ou l'envie, la jalousie, l'avidité et le narcissisme [19], il demeurerait très au fait de ce qui pouvait être transmis de l'histoire et du travail de la muse de l'antipsychiatrie dont la rencontre, pouvait-il dire, l'avait « transformé » à bien des égards. À son contact, me disait-il, il était devenu « plus spirituel » et voyait les gens « plus profondément ».

La disparition de Berke, à l'instar de celles, dernièrement, de Mony Elkaïm [1941–2020], de Jean Garrabé [1931–2020] ou encore de Roger Gentis [1928–2019], laisse l'histoire de la psychiatrie critique humaniste et non consensuelle en deuil de cliniciens pour qui l'idée et l'énonciation n'étaient pas du semblant, mais impliquaient des désaccords soutenus, du dissensus et des débats habités, au risque. . . de l'invention permanente. Comme l'indiquait Félix Guattari, gare toutefois au « repli passéiste » [20]. Si le *Voyage* se poursuivra maintenant sans ses deux auteurs, nombreux sont celles et ceux qui en ont ramené bien plus que des breloques-souvenirs.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteure déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- [1] Barnes M, Berke J. *Mary Barnes, un voyage à travers la folie* (1971). Paris: Le Seuil; 2002 [éd. augm. Trad. M. Davidovici].
- [2] Berke J. Comment j'ai rencontré Mary Barnes (1971). In: Barnes M, Berke J, editors. *Mary Barnes un voyage à travers la folie*. Paris: Le Seuil; 2002. p. 95–110.
- [3] Berke J. À Kingsley Hall avec Mary (1971). In: Barnes M, Berke J, editors. *Mary Barnes un voyage à travers la folie*. Paris: Le Seuil; 2002. p. 256–336.
- [4] Berke J. *The Therapeutic Impact of Regression*. In: ISPS Congress in Copenhagen [en ligne]; 2009 [consulté le 19/01/2021] <http://www.jhberke.com/articles/regression.pdf>.
- [5] Barnes M. Kingsley Hall—Les années de « descente » (1971). In: Barnes M, Berke J, editors. *Mary Barnes un voyage à travers la folie*. Paris: Le Seuil; 2002. p. 337–418.
- [6] Berke J. Épilogues. La finale de Mary Barnes (2001). In: Barnes M, Berke J, editors. *Mary Barnes un voyage à travers la folie*. Paris: Le Seuil; 2002. p. 437–58.
- [7] Delion P. Un contre-transfert à fleur de peau. *Le Carnet Psy* 2006;111:33–5.
- [8] Chaperot C. Salomé et son psychiatre. Récit d'une expérience psychotique. Paris: L'Harmattan; 2015. p. 208.
- [9] Laing RD. *Le Moi Divisé* (1960). Paris: Stock; 1979. p. 293.
- [10] Oury J. *Le Collectif. Le Séminaire de Sainte-Anne*. Paris: Scarabée; 1986. p. 237.
- [11] *Enfance aliénée. II : L'enfant, la psychose et l'institution* [Comptes-rendu des Journées d'études du Congrès international sur les psychoses tenu à Paris, les 21–22 octobre 1967]. *Recherches* 1968;8:1–303.
- [12] Berke J, Redler L. Étude pluridimensionnelle de la famille du schizophrène. *Recherches* 1968;8:267–79.
- [13] Cooper D, editor. *The Dialectics of Liberation*. Harmondsworth: Penguin Books Ltd; 1968. p. 207.
- [14] Mullan B. Mad to be Normal ? Conversations with R.D Laing. London: Free Association Books; 1995. p. 350.
- [15] Schatzman M. *L'esprit assassiné* (1973). Paris: Stock; 1974. p. 298.
- [16] Berke J. Psychotic interventions at the Arbours Crisis Centre. *British Journal of Psychotherapy* 1994;10(3):372–82.
- [17] Berke J. Arriving, Settling-in, Settling-down, Leaving and Following-up: Stages of Stay at the Arbours Centre. *British Journal of Medical Psychology* 1987;60:181–8.
- [18] Berke J. *The Hidden Freud. His Hassidic Roots*. London: Karnac Books; 2015. p. 250.
- [19] Berke J. *Why I Hate You and You Hate Me. The Interplay of Envy, Greed, Jealousy and Narcissism in Everyday Life*. London: Routledge; 2012. p. 272.
- [20] Guattari F. *De Leros à La Borde* (1989). Clamecy: Lignes; 2012. p. 92.